

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

219-220 | 2016

Pacifications urbaines

La guerre au quotidien

Notes ethnographiques sur le conflit urbain à São Paulo (Brésil)

The Ordinary War. Ethnographic Notes of Urban Conflict in São Paulo (Brazil)

Gabriel de Santis Feltran et David Yann Chaigne



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29049>

DOI : 10.4000/lhomme.29049

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 29 novembre 2016

Pagination : 93-113

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Gabriel de Santis Feltran et David Yann Chaigne, « La guerre au quotidien », *L'Homme* [En ligne], 219-220 | 2016, mis en ligne le 28 novembre 2018, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29049> ; DOI : 10.4000/lhomme.29049

La guerre au quotidien

Notes ethnographiques sur le conflit urbain à São Paulo (Brésil)

Gabriel de Santis Feltran

“SÃO PAULO, place des Jasmins, un mardi après-midi. Trois enfants des rues attirent mon attention, notamment le plus petit d’entre eux, Pingo, qui ne doit pas avoir plus de sept ans ; les deux autres ont neuf et onze ans. Tous trois sont accompagnés de Bia, une jeune femme de vingt ans aux cheveux crépus attachés en arrière, vêtue d’un short en jean et d’un haut très court, en tongs, comme pour traîner à la maison. Les garçons, torse nu, en bermuda et en tongs, portent des casquettes. Leurs tee-shirts sont accrochés dans un arbuste, qui sert d’étendoir de fortune. Il fait chaud. Je les regarde, le plus grand me regarde également, je le salue d’un hochement de tête.

Autour, les gens marchent vite: une femme noire avec des lunettes de soleil, une autre, d’origine japonaise, savourant un sorbet aux fruits, une étudiante à l’épaule tatouée, un homme en costume gris parlant au téléphone. Et beaucoup d’autres, à pied et dans les voitures arrêtées au feu, ou encore à moto. Si l’on devait faire le compte, ce sont certainement des milliers de passants. On trouve ici une station de métro où s’effectue la correspondance entre deux grandes lignes, ainsi qu’un terminal de bus. C’est en partie pour cela que le commerce de rue y est omniprésent ; en effet, malgré la crise économique, les raisons de passer par ici ne manquent pas, et c’est ainsi que se structure une centralité urbaine.

Perdu dans mes pensées, je redescends sur terre lorsque deux des enfants passent en courant près de moi avec un sac à dos noir à la main, comme s’ils prenaient la fuite. Je me dis qu’ils l’ont peut-être volé à quelqu’un. Je regarde

Je remercie Christiane Wolf, Damien Roy, Evandro Cruz, André Albert et Antonio Domingues Louro pour leur compagnie lors de mon premier jour d’observation sur la place des Jasmins (nom fictif). Je remercie également la FAPESP pour le soutien octroyé à la recherche qui a donné corps à cet article, résultat partiel du projet « As margens da cidade [Les marges de la ville] », porté par le CEPID/CEM (procédure FAPESP 2013/07616-7).

immédiatement l'endroit d'où ils venaient. Pourquoi s'enfuyaient-ils par le milieu de la place, et pas par un autre chemin ? "Ce ne sont que des enfants", me suis-je dit. "Mais des enfants des rues, rusés". Et mon sac à dos ? Je ne l'ai pas pris aujourd'hui. Je vérifie mes poches, mon téléphone s'y trouve bien, on ne m'a rien volé. Une voiture de la police militaire passe au même moment au milieu de la place à la poursuite des petits. Les policiers regardent un peu partout avec un air désabusé – la routine. Puis, je vois le plus jeune, Pingo, qui marche lentement et porte maintenant une veste gris foncé sur son torse nu. Pourquoi avait-il changé de vêtements ? Pour "brouiller les pistes", bien sûr !

Pingo met sa capuche. Sa veste est bien trop grande pour lui, tout comme sa casquette. Il marche comme un enfant des rues, en roulant un peu les mécaniques. Malin, car, en réalité, il n'est qu'un enfant vulnérable qui vient de perdre ses amis. Il s'approche de moi, je l'accueille avec un regard, un mouvement des sourcils. Il s'assoit sur le même banc, à un mètre de moi. Je lui demande : "Et tes petits camarades ? Ils sont passés bien vite, hein !" Il me regarde et son visage d'enfant m'attendrit. Il se méfie de moi, mais je lis également la peur dans ses yeux. Son sourcil gauche, sous sa casquette à visière, suit une esthétique bien particulière : de petites entailles y ont été dessinées, dans le plus pur style des favelas. Son corps d'enfant possède des muscles bien développés, sans compter plusieurs cicatrices, un corps déjà marqué par les stigmates du conflit urbain de São Paulo.

Les préoccupations de Pingo sont pragmatiques : "Ils sont partis par où ?", me demande-t-il ; ce à quoi je lui réponds : — "Ils ont tourné à gauche près de l'entrée du métro et je ne les ai plus vus". — "Ils ont traversé la rue ? — Je ne sais pas mon gars..." (je lui parle spontanément comme s'il était plus vieux). Et je poursuis : — "C'est à cause de ce sac à dos qu'ils avaient avec eux ? — Non ! On ne l'a pas volé", me répond-il. C'étaient leurs vêtements qu'ils avaient dû rapidement récupérer sur leur étendoir de fortune en voyant arriver la police. J'insiste : "Qu'est-ce qui s'est passé ? Les flics étaient après eux ? Vous les connaissez, ces policiers ?". Il me fait oui de la tête, ils les connaissent, ils patrouillent dans le quartier » [Journal de terrain, le 24 novembre 2015].

Qu'est-ce que ces *enfants des rues* ont à voir avec le Premier commando de la capitale, ou PCC, la principale faction criminelle de São Paulo et du Brésil ? Si les enfants n'avaient rien volé, pourquoi la police les poursuivait-elle ? C'est à partir de la suite d'événements de la vie quotidienne dont j'ai été le témoin sur cette place de São Paulo et des questions qu'ils soulèvent que je construirai mon argumentation. Par cet article, je souhaite en effet apporter ma contribution au débat sur la « violence urbaine » au Brésil en inversant le point de vue à partir duquel on l'aborde le plus souvent,

c'est-à-dire en mettant au centre de l'analyse des rencontres fortuites et des acteurs le plus souvent considérés comme marginaux. À travers l'expérience de Pingo et ses amis, nous apprendrons que la dichotomie normative selon laquelle le « crime organisé » produit la violence et l'État la sécurité est en réalité bien plus complexe. Nous verrons comment le PCC institutionnalise des valeurs et des pratiques de justice en pacifiant des conflits de petite taille, tout en les inscrivant *simultanément* dans la « guerre urbaine »¹ qui tue 60000 personnes par an au Brésil².

Ce texte ne s'appuiera donc pas sur la description d'actes de violence spectaculaires généralement placés au centre des débats sur la « violence urbaine » à São Paulo (Feltran 2010a et b, 2011a, 2012 ; Hirata 2010 ; Biondi 2010 ; Malvasi 2013 ; Marques 2015 ; Willis 2015 ; Nery *et al.* 2014). En mobilisant une démarche méthodologique inspirée des analyses situationnelles d'Erving Goffman (1952, 1967), Isaac Joseph (1998) et Daniel Cefaï (Cefaï, ed. 2010 ; Cefaï & Gardella 2011 ; Cefaï 2016), mais aussi de la perspective situationnelle développée par l'école de Manchester, notamment par James Clyde Mitchell (1956) et Max Gluckman (1958) avant d'être relayée en France par Michel Agier (2009, 2011), il s'agira de rendre compte des conduites individuelles adoptées par des acteurs confrontés à des situations conflictuelles ordinaires, qui n'aboutissent pas à des actes de violence extrême. À partir des enquêtes de terrain que j'ai menées depuis deux décennies parmi les groupes marginalisés de São Paulo, en particulier dans la banlieue Est de la ville (Feltran 2011a, b et c), je m'intéresserai ici au quotidien de ces personnes que les médias et le sens commun associent à la « violence urbaine » (Das 2006).

« Routine » et « quotidien » sont ici entendus comme des synonymes désignant une succession d'événements attendus et prévisibles pour des acteurs en situation. L'ordre urbain est fait de ces prévisibilités de l'action sociale, même s'il s'agit d'un ordre où la violence n'est pas absente³. Or, ce sont précisément les paramètres de cet ordonnancement social routinier (Dewey 1927, 1938) bouleversé par des actes de violence inattendus qu'on interrogera ici. Le fait que la police militaire tue *en moyenne* deux

1. Dans ce texte, le terme « guerre » est toujours émiqum – il apparaît aussi bien du côté des *bandidos* qui font la « guerre au système », que du côté de la « bonne société » qui leur oppose la « guerre au crime » ou la « guerre contre la drogue ».

2. Tandis que le taux d'homicide est en baisse à São Paulo, il augmente au niveau national. En 2014, on a recensé 59627 personnes assassinées dans le pays, selon les chiffres du ministère de la Santé, publiés dans l'Atlas de la violence 2016 (IPEA et *Fórum brasileiro de segurança pública*) [http://www.forumseguranca.org.br/storage/download/atlas_da_violencia_2016_ipea_e_fbsp.pdf].

3. Ma réflexion sur l'ordre et la routine vient de mes échanges avec Luiz Antonio Machado da Silva, que je remercie ici pour sa patience à m'enseigner ce que je n'ai compris finalement que quelques années plus tard.

personnes par jour à São Paulo ne signifie pas que cela fasse partie de la routine, principalement du point de vue de ceux qui ont perdu un proche. Ces morts surviennent lors d'événements disruptifs, comme des poursuites après un braquage, des tueries ou autres règlements de compte, et se répartissent sur l'immense territoire de la métropole (15 millions d'habitants) et de l'État fédéré de São Paulo (44 millions). Chaque fois qu'elles surviennent, ces morts brutales déstabilisent le quotidien et amènent les acteurs à repenser leurs habitudes en de nouvelles routines, qui restructurent à leur tour l'ordre urbain.

Les milieux populaires brésiliens, et à São Paulo d'une manière très spécifique, connaissent actuellement une forte expansion du « monde du crime », dont le PCC est l'expression la plus significative. Pourtant, après une augmentation sensible dans les années 1990, les taux d'homicides dans l'État de São Paulo ont connu une baisse tout aussi considérable (67% parmi les jeunes) depuis 2002.

2002	2003	2004	2005	2006	2007	2008	2009	2010	2011	2012	%
26,8	26,1	20,8	15,8	15,1	10,8	10,3	10,2	9,3	8,8	10,1	-62,2

Taux de décès (pour 100000 habitants) par armes à feu entre 2002 et 2012
État de São Paulo, Brésil (in Waiselfisz 2015)

2002	2003	2004	2005	2006	2007	2008	2009	2010	2011	2012	%
6483	6373	5007	3702	3468	2380	2155	2107	1938	1811	2105	-67,5

Nombre de décès par armes à feu chez les jeunes entre 2002 et 2012
État de São Paulo, Brésil (in Waiselfisz 2015)

Dans les favelas, l'implication dans des réseaux de criminalité liés au PCC est devenue particulièrement importante parmi les deux dernières générations d'habitants (Feltran 2011 a, b et c ; Hirata 2010). Parallèlement, le lexique néo-pentecôtiste s'est diffusé puis imposé dans le langage ordinaire, influençant lui aussi le quotidien des populations marginalisées (Almeida 2009 ; Birman & Machado 2012 ; Côrtes 2014 ; Marques 2015). Aussi bien le mouvement pentecôtiste que le PCC apparaissent aujourd'hui dans les banlieues défavorisées brésiliennes comme des instances de pouvoir résistant au « système » (l'État, la police, les élites, les patrons...) pour en dénoncer l'incurie. À São Paulo, *pasteurs* et *frères du*

PCC sont désormais des acteurs reconnus comme des autorités légitimes pouvant intervenir dans la régulation et la médiation des conflits. Pour consolider leur contrôle, ils développent des formes d'action sociale, distribuent des ressources financières et fournissent des services non négligeables, occupent des positions politiquement influentes, soutiennent des systèmes informels de justice et propagent des valeurs qui obtiennent une très large audience auprès des plus pauvres.

Durant les années 2000, São Paulo est devenu le seul État de la fédération brésilienne à avoir adopté l'incarcération massive comme base de sa politique de sécurité publique, et également le seul à posséder une faction criminelle unique, le PCC, qui monopolise la régulation de tous les marchés illégaux. Après s'être consolidées à l'intérieur du système carcéral, les formes d'expression de son pouvoir se sont en effet répandues dans toutes les banlieues de São Paulo, avant de s'étendre, dans les années 2010, à d'autres États de la fédération⁴. Prônant des discours d'union, de paix, de liberté et d'égalité, valorisant la loyauté et punissant la trahison, le PCC a notamment rompu le cercle vicieux des vengeances et des contre-vengeances qui décimait les groupes criminels de São Paulo (Feltran 2012 ; Hirata 2010 ; Malvasi 2013). Le PCC est ainsi parvenu à « institutionnaliser »

4. On situe généralement l'origine du « Premier commando de la capitale » (*Primeiro comando da capital*, ou PCC, également appelé *Comando*, *Partido*, *Quinze*, *Família* ou *Crime*) en 1993, un an après le « Massacre de Carandiru », du nom de la prison de Carandiru, à São Paulo, où la police militaire abattit 111 prisonniers entrés en rébellion. À la suite de cet événement, un collectif de prisonniers se développa pour combattre l'« oppression » dans le milieu carcéral, qu'elle soit perpétrée par les prisonniers entre eux ou par le « système ». Pour lutter contre la loi du plus fort qui régnait entre co-détenus, les membres de ce groupe, les « frères », s'imposèrent comme médiateurs dans les conflits quotidiens pour déterminer qui avait raison ou tort dans chaque situation de conflit et imposer une nouvelle manière de rendre la justice. Ils déclarèrent la guerre à tous ceux qui ne suivaient pas les principes de paix, de justice et de liberté défendus par le groupe. À l'inverse, ils aidèrent les prisonniers considérés comme loyaux, ainsi que leur famille, en leur fournissant divers biens et services grâce à un système coopératif financé par les cotisations versées par les « frères ». Parallèlement, des négociations furent ouvertes avec les fonctionnaires dirigeants des prisons : le PCC s'engageait à ne plus organiser de rébellions moyennant une amélioration des conditions de détention jugées indignes. Devenus hégémoniques dans l'institution pénitentiaire, les principes défendus par le PCC se diffusèrent dans les périphéries de la ville à partir de 2001, en y ajoutant la notion d'égalité selon la devise « Personne n'est supérieur à personne [*Ninguém é mais que ninguém*] ». Revendiquant le monopole légitime de la violence dans ces territoires, le PCC y régula les marchés illégaux, notamment en fixant le prix des drogues – marijuana, cocaïne, crack – pour éviter la concurrence entre favelas et les rixes entre revendeurs. En mai 2006, l'organisation démontra à quel point son pouvoir avait débordé les prisons, en lançant une offensive contre les forces de l'ordre en différents lieux publics qui paralysa la ville et l'État de São Paulo pendant quatre jours. En riposte aux 45 policiers tués, la police militaire tua à son tour 493 jeunes des favelas en une semaine. Contrôlant désormais les trafics de drogue, armes, voitures (etc.) à grande échelle, le PCC croît économiquement et étend son influence sur 20 des 27 États fédérés du pays, les frontières et les ports. La police militaire se développe aussi beaucoup de son côté, et les incarcérations se multiplient, expliquant de nouvelles vagues de violences attribuées au PCC et aux repréailles de la police, comme celles de 2012 et 2015.

ses principes de justice interne, déjà bien acceptés dans les banlieues et les favelas, pour réguler efficacement les conflits quotidiens et lui permettre d'élargir ses activités criminelles.

En quête de renforts

« Puis, Pingo me raconte que la police les cherchait parce qu'ils avaient attaqué les distributeurs de tracts de voyance sur la place : — "On a fait sa fête à ce type là-bas, qui avait dit qu'il nous mettrait le feu pendant qu'on dort... Cette vermine là-bas, il nous envoie tout le temps la police ! On lui a déjà dit de ne pas les appeler, et la première chose qu'il fait, c'est de les appeler ! — Quel type ? Celui du bar ? — Non, celui en jaune, là-bas de l'autre côté de la rue".

Je vois alors une personne avec une chemise jaune à une centaine de mètres de nous : "C'est ce gars-là, avec la chemise jaune ?". Le jeune garçon, légèrement irrité par mon manque de discernement, répète : — "C'est celui qui est de l'autre côté, qui travaille avec des choses du diable. — Comment ça, le diable ? — Ben oui, le diable quoi !", assène-t-il comme une évidence. Lassé de ma lenteur à comprendre, il se désintéresse de moi et observe attentivement tout ce qui l'entoure à la recherche de ses petits camarades. Voyant que j'insistais, il finit par me dire : "C'est celui qui a essayé d'agresser mon frère". Je repère finalement un homme-sandwich qui distribue des tracts de l'autre côté de la rue. Ce n'est pas sa chemise qui est jaune, mais les panneaux publicitaires qu'il porte sur son buste.

Je reprends ma conversation avec Pingo : — "Vous êtes trois frères ? — Non, c'est seulement le plus petit qui est mon frère". — "Regarde, ils sont là !", lui annoncé-je soudain. Les deux garçons qui étaient partis sans lui sont déjà de retour pour venir le chercher. Ils font de grands signes à mon interlocuteur depuis l'autre côté de la rue pour attirer son attention. Pingo part immédiatement les rejoindre, tout heureux, et je les entends discuter bruyamment.

J'apprendrai un peu plus tard de leur bouche comment tout avait commencé : Pingo et ses deux partenaires, armés de longs néons et d'un manche à balai, avaient attaqué un homme-sandwich qui distribuait des tracts proposant des services de voyance. Ils l'avaient fait fuir, et c'est pour ça que la police est arrivée. Les explications fournies par Pingo avaient en fait un accent néo-pentecôtiste et vieux-testamentaire : la voyance et les tarots sont des "choses du diable" » [Journal de terrain, le 24 novembre 2015].

Après la confrontation physique, les deux parties en conflit recherchent du soutien chacune de leur côté. Les *enfants des rues*, pour leur part, se tournent spontanément vers le milieu criminel en faisant immédiatement

appel aux « disciplinas », de jeunes trafiquants de drogue qui travaillent dans le respect des règles de conduite du PCC. Chargés de maintenir l'ordre dans leur zone d'action, les « disciplinas » font généralement office de médiateurs dans les situations de conflit. C'est pourquoi les enfants vont tout de suite expliquer à ces jeunes postés à deux pâtés de maison plus loin que le distributeur de tracts de la place des Jasmins les avait agressés et menacés de les brûler vifs. De retour sur cette même place après avoir échappé à la police, le frère et l'ami de Pingo ne sont donc pas seuls : Dionísio, l'un des « disciplinas » du quartier agissant comme un vrai membre du PCC⁵, âgé de dix-sept ans, les accompagne pour constater ce qui s'était passé. Également vêtu d'une casquette, d'un bermuda et d'un tee-shirt, tennis Nike aux pieds, ce jeune homme à la peau foncée et aux avant-bras tatoués correspond parfaitement au profil du jeune délinquant de São Paulo ayant déjà fait quelques séjours en prison. Bia, la jeune femme du début qui avait elle aussi subitement disparu, est également de retour. Puis, arrive dans la foulée un second jeune homme, Orelha, âgé quant à lui de vingt ans. Encore mieux habillé que Dionísio mais sans autre signe distinctif notable, il est un représentant du PCC annonçant la tenue imminente d'un « débat »⁶.

Dès son arrivée, Orelha salue un à un les petits avec beaucoup de respect. Le mode opératoire du PCC ne repose pas sur l'intimidation, bien au contraire. Tous ensemble, sous l'un des arbres de la place, ils reviennent rapidement sur le déroulé des événements pour évaluer la situation. Que s'est-il passé ? Comment chacun s'est-il comporté ? Qui a raison, qui a tort ? Tel est le procédé utilisé par les agents locaux du PCC afin d'avoir en main tous les éléments nécessaires pour arbitrer, tenter des médiations et, finalement, résoudre les petits litiges avant qu'ils ne s'aggravent. Même si les « disciplinas » ne sont pas des membres directs de la faction, ils agissent selon les mêmes codes moraux, les mêmes valeurs et la même logique qui ont contribué à l'hégémonie de cette forme de justice depuis les années 2000.

« Très intéressé, je me rapproche le plus près possible d'eux pour suivre la conversation. Il y a tellement de passage que ma présence passe inaperçue. Après avoir obtenu un rapide résumé de la situation, Dionísio et Orelha, deux jeunes hommes à l'allure virile mais sans aucun signe d'agressivité,

5. Dionísio et son complice Orelha ne sont pas encore des « frères » du PCC, mais ils savent déjà très bien comment agir en contexte de conflit en respectant les codes de l'organisation.

6. Le « débat » est un acte très protocolaire s'apparentant à une sorte de tribunal, où les parties en conflit sont invitées à s'exprimer et à présenter leurs arguments, avec la médiation des hommes du PCC qui dirigent les discussions et orientent la délibération finale.

se dirigent vers les distributeurs de tracts. Une discussion s'engage rapidement. Ils expliquent aux hommes-sandwichs qu'il ne faut pas chercher querelle à ces enfants, que ceux-ci sont de leur côté » [Journal de terrain, le 24 novembre 2015].

Éviter coûte que coûte que les conflits ne dégènèrent et n'aboutissent à des règlements de compte, tel est le sens de ces pratiques situationnelles de justice locale. Cela permet de comprendre pourquoi le PCC a pu trouver autant de légitimité, dans les prisons d'abord, puis dans les banlieues et les rues de Sao Paulo : en effet, en faisant régner la « paix entre criminels » tout en menant la « guerre au système », sa politique entre pleinement en résonance avec les préoccupations de toutes les personnes souffrant au quotidien d'un sentiment d'insécurité et d'abandon (Feltran 2010a et b, 2011a, 2012).

La tentative de conciliation des « disciplinas » a échoué et le conflit opposant les enfants aux distributeurs de tracts ne se trouve pas résolu à ce stade de la négociation. Il aura sans doute manqué aux hommes-sandwichs un peu plus de tolérance, et aux médiateurs un peu plus de talent pour réussir à les convaincre de la nécessité de nouer des alliances. En outre, les hommes-sandwichs accusent les enfants d'avoir frappé une femme, de trafiquer et de consommer des drogues sur la place. De leur point de vue, ce sont des criminels relevant de la justice régaliennne. Les enfants devront s'imposer d'une autre manière. Une nouvelle scène de conflit se met en place. Bia, Pingo et son frère s'en mêlent. Lorsque les arguments ne suffisent plus, on en vient à l'usage de la force.

« Cris et menaces ! Au milieu de la confusion, je vois Pingo arriver par-derrière avec son manche à balai – malgré sa petite taille, il se jette dans la bagarre avec audace. Ensemble, ils arrivent à faire fuir les distributeurs de tracts... Les petits ont gagné une nouvelle bataille et Pingo s'en revient tranquillement avec son manche à balai cassé en deux.

Toute la troupe se réunit à nouveau sous un arbre, les mines réjouies. Je me rapproche et les entends commenter la scène en revisitant les dialogues de la querelle : “Tu vas mettre le feu à qui, enfoiré ? T'es malade ou quoi ?”. Ils rigolent, satisfaits de la tournure des événements.

Je remarque au même moment l'arrivée d'un tout jeune garçon assez maigre, Arrelia, maquillé comme un clown et avec une perruque de cheveux bleus frisés surmontée d'un chapeau. Il était en train de faire du jonglage au feu rouge et, même au milieu de la foule des passants, la scène ne lui avait pas échappé. Arrelia se joint alors au groupe et prend part à la discussion en usant et abusant de l'argot des rues.

Comme il commence à pleuvoir, d'autres personnes viennent s'abriter sous l'arbre. Dionísio, méfiant, me repère et alerte les autres de ma présence. Tous se mettent à me regarder, mais Pingo leur dit qu'il a déjà discuté avec moi. Au vu de la situation, je décide de leur parler pour montrer que j'avais compris de quoi il s'agissait. Je plaisante aussi avec Pingo, la mascotte du groupe avec son manche à balai brisé tel un guerrier après la bataille.

À son tour, Arrelia prend position pour montrer qu'il est de leur côté – il est jeune, environ quatorze ans, mais lorsqu'il ouvre la bouche, il s'exprime en jouant les caïds : "Et alors ! Il vous a menacé, c'est ça, et après ? Il aura pas les couilles ? C'est bien le genre de type à menacer de mettre le feu à des gamins, mais il aura pas les couilles ! Et ouais les gars, la rue, c'est la rue !". Ils souriaient tous, ils avaient pour meilleurs alliés un clown rouleur de mécaniques et un vieux, c'est-à-dire moi ! » [Journal de terrain, le 24 novembre 2015].

Dionísio et Orelha, que l'on avait appelés à la rescousse, étaient satisfaits : ils avaient protégé les plus jeunes et s'étaient attiré l'admiration de tout le groupe. C'est ainsi que se resserrent les liens, se concluent les alliances et se nouent les amitiés. Dionísio et Orelha travaillent au point de vente de drogues le plus proche, les petits leur rendent de menus services (transporter de l'argent, livrer un sachet d'herbe ou un peu de cocaïne, aller chercher une bière) et tous s'entraident en cas de nécessité. Chacun à leur niveau, ils se construisent socialement en tant que « criminels » car, après une courte carrière et s'ils font preuve de suffisamment de courage et de loyauté, ils pourront devenir des « frères » du PCC. « La procédure se fait au jour le jour », comme le dit si bien la chanson⁷, par la succession d'événements et d'alliances de ce type.

« À ce moment précis, la place est à eux. Bia se met à parler de la pluie qui redouble d'intensité : "Maintenant, ça mouille vraiment !". Je répète la même phrase tout en me levant. Ainsi les caprices de la météo mettent-ils un terme à la première scène de cette situation de conflit. Arrelia se lève aussi et salue le groupe, fidèle à son style de gai luron : "Salut les gars ! Salut la jeunesse ! Ciao à tous ! Je ne suis déjà plus là !". De mon côté, je cours me réfugier dans l'un des cafés de la place. Je regarde derrière moi et les petits ne sont déjà plus là, je ne les vois nulle part. Je ne sais pas comment ils font pour disparaître aussi rapidement.

Je bois un soda au bar. La pluie se calme un peu. Deux policiers à pied traversent la place par le même chemin qu'avaient emprunté les enfants pour

7. Vers tiré d'une chanson extrêmement connue du rappeur brésilien Mr Catra, *Ô Simpático*.

leur attaque et leur repli. Ils stationnent ensuite les bras croisés à l'endroit même où les hommes-sandwichs distribuaient leurs tracts. Il n'y a pas de doute, ils ont été appelés pour intervenir sur les lieux. Le flot des piétons reprend ses droits. Cinq minutes plus tard, les deux policiers refont le chemin en sens inverse et disparaissent près du terminal de bus. Les hommes-sandwichs, désormais plus proches les uns des autres, reprennent alors leurs activités au même endroit, distribuant leurs tracts d'offre de services de voyance par les tarots » [Journal de terrain, le 24 novembre 2015].

Si les enfants étaient allés chercher du renfort auprès de « disciplinas » du trafic local, les hommes-sandwichs avaient quant à eux relaté les faits à leurs employeurs, un couple de jeunes entrepreneurs blancs de la « classe moyenne » brésilienne. Ces derniers viennent d'arriver sur place. Je me rapproche d'eux, prends un tract et m'arrête en faisant mine de le lire avec intérêt mais en fait en écoutant leur conversation. Le jeune patron essaye de calmer ses employés en les rassurant : « Tout va bien ! J'ai parlé au responsable de la police, il est déjà au courant. Ils vont intensifier les patrouilles ici même. Il m'a dit qu'il y avait eu des vols dans le quartier et que c'était ces gamins, ils les surveillent ». L'homme que les enfants avaient pris pour cible est visiblement contrarié : « Si ça continue comme ça, donnez-moi mon argent et je m'en vais ». Noir, simple employé, il ne croit pas son patron lorsque celui-ci lui dit que la police va les aider. Il ne semble pas non plus croire que ces enfants soient si dangereux que ça. Il cherche avant tout à se différencier d'eux. Il reprend sa place et sa distribution. Il s'adresse maintenant à ses collègues et je l'entends exprimer des doutes quant à la résolution du conflit. Le jeune patron s'en va, les *enfants des rues* ne sont pas encore réapparus parce que, dans les prochaines heures, les patrouilles seront effectivement plus régulières. L'ordre étatique était ainsi rétabli pour un certain temps grâce à cette présence policière.

Les distributeurs de tracts ont donc finalement eu gain de cause, car les enfants ne se montrèrent pas durant les semaines qui s'ensuivirent, tandis que les hommes-sandwichs ont été présents à chacune de mes visites sur la place des Jasmins. Le point de vente de stupéfiants où officient Dionísio et Orelha a continué lui aussi de fonctionner à quelques encablures de là, mais il ne pourrait plus compter avant un bon moment sur l'avant-poste que formaient Bia, Pingo, son frère et son ami⁸. Une chose est néanmoins sûre : d'autres prendront rapidement leur place.

8. J'ai pu observer des situations similaires lorsque je m'étais intéressé aux interventions policières visant ces points de vente de stupéfiants (notamment Feltran 2011a). S'applique également ici le modèle du « rapport avec la police », proposé par William F. Whyte (2005 [1943]).

C'est à partir de ces conflits quotidiens que se dessinent les frontières de l'altérité entre des groupes sociaux comme le PCC et la police, mais également entre secteurs légaux et illégaux de l'économie, chacun répondant à ses propres règles, normes, moralités. Ce sont des situations routinières comme celle-ci qui, en l'absence de résolution, ont été à l'origine de la montée des tensions qui aboutissent au déclenchement de violents affrontements entre le PCC et la police en 2006, puis en 2012 lorsque plus d'une centaine de policiers furent tués à São Paulo.

Dionísio et Orelha, de la même manière que les patrons des distributeurs de tracts avec la police, auraient eux aussi pu appeler des renforts en faisant fonctionner les réseaux internes du PCC. Mais une telle décision peut être lourde de conséquences, notamment si elle déclenche une intervention qui elle-même provoquera une confrontation violente. C'est donc aux groupes concernés de juger par eux-mêmes en fonction de plusieurs facteurs : les territoires et marchés en jeu en valent-ils la peine, les possibilités concrètes de livrer bataille existent-elles ? Les petits trafiquants de drogue liés au PCC sur la place des Jasmins auront donc estimé ce lieu trop compliqué à contrôler par la force. C'est la raison pour laquelle la police et les patrons ont pu prendre le dessus. Or, il s'agit d'un cas généralisé, puisque les forces en présence apparaissent inégales dans les quartiers centraux et les marchés les plus importants de la ville, qui sont des secteurs que la police domine nettement. Expulsés de la place, les *enfants de rues* devront effectivement chercher des endroits moins stratégiques, soit au niveau territorial, soit à l'échelle économique. C'est la raison pour laquelle le « monde du crime » a privilégié les périphéries pour pratiquer ses activités illégales.

En croisant les échelles

Pour certains groupes marginalisés de São Paulo – comme les *enfants des rues* que nous avons rencontrés, mais également les prisonniers, les trafiquants, les prostituées et une partie des habitants des favelas –, la *guerre contre le système* est légitime pour leur action sociale. Ils considèrent, en effet, le *système* comme une entité omniprésente et perverse, à l'image du diable, une entité qui « nique tout ce qui l'entoure », comme le clame un autre célèbre morceau de rap brésilien⁹. La guerre morale contre le système est pour les groupes étudiés une guerre du « juste » contre

9. « Le diable nique tout ce qui l'entoure / Par la radio, le journal, la revue et l'*outdoor* / Il t'offre de l'argent, parle calmement / Contamine ton caractère, vole ton âme / Après, il te laisse tout seul dans la merde / Et transforme un Noir de première classe en un nègre quelconque » (Racionais MC's, *Capítulo 4, Versículo 3*, 1997).

l'« injuste », et donc de Dieu contre le diable. La norme consiste alors à *faire ce qu'il faut* pour le combattre, surtout pour ceux qui se sont engagés dans le monde du « crime », ceux qui sont du côté du PCC.

Mais le PCC ne possède pas la force de frappe suffisante pour affronter la police de São Paulo, qui peut compter, en 2016, sur des effectifs de plus de 130 000 policiers militaires et environ 30 000 policiers civils. Des conflits de différentes natures, comme la flambée de violence de mai 2006, ou les massacres de Sorocaba (2012) et d'Osasco (2015), ont démontré l'avantage de la police dès lors qu'il est fait usage de la force. Rappelons qu'en mai 2006, le PCC a tué en une nuit 45 policiers, tandis que, la semaine suivante, la police abattait à son tour 493 personnes. Selon la logique de la vengeance, les forces de police entendent systématiquement multiplier, si possible par dix, le nombre de policiers morts lors de leurs interventions contre le PCC.

Tout régime normatif s'appuie en dernière instance sur la possibilité de recourir à la force légitime au sens wébérien, pour instaurer l'ordre. À São Paulo coexistent l'ordre étatique et celui du « crime », les deux bénéficiant de la légitimation de secteurs distincts de la population, mais également de la possibilité, construite pendant des décennies, de recourir à la force armée si nécessaire. La force de frappe étatique est, nous l'avons vu, de loin supérieure, minimisant ainsi l'expansion du « crime » par cette voie¹⁰. Pour les politiques publiques de renforcement des polices, la cible est claire : dans les villes brésiliennes, l'image dominante des Noirs jeunes et pauvres, comme Dionísio, Orelha ou Pingo, renvoie à celle d'individus potentiellement criminels et violents. Cette image, amplement répandue, offre une définition récupérée dans les récits schématisés des journaux et émissions télévisés, du cinéma et des séries policières, qui diffusent quotidiennement des exemples de trafiquants de drogue, voleurs, preneurs d'otages ou violeurs toujours noirs, jeunes et issus des favelas. On constate aussi que depuis que les politiques étatiques de « sécurité publique » ont été mises en œuvre, le nombre de détenus des prisons de São Paulo a quintuplé lors des vingt dernières années en lien avec, à l'instar des États-Unis (Wacquant 2009), une sur-représentation des jeunes Noirs. De leur côté, les « Unités de police pacificatrices » de Rio de Janeiro n'occupent militairement que les territoires habités par de jeunes Noirs pauvres, à savoir les favelas et les quartiers populaires.

10. Je suis d'accord avec Luiz Antonio Machado da Silva qui, dans un entretien personnel, m'a suggéré de prendre aussi en considération le régime normatif évangélique, qui essaime toujours dans les périphéries urbaines, en tant que régime de médiation entre ces deux ordres économiques et armés que sont le monde du « crime » et l'État. Le régime évangélique se distingue des deux autres principalement en ce qu'il n'a pas la possibilité de recourir à la violence, tout du moins jusqu'à présent, pour imposer localement ses vues.

Le narcotrafic transnational, qui étend ses opérations de revente au détail jusque dans ces territoires urbains défavorisés, et ce à grande échelle depuis les années 1980, s'est transformé en argument central de légitimation de la répression policière (Caldeira 2000). Du point de vue des élites brésiliennes, et donc de l'État, la guerre contre la drogue et la criminalité se traduit ainsi au quotidien en une guerre juste (Gomide Freitas 2014), en ce qu'elle est menée contre ceux que l'on associe à la délinquance et à la marginalité. La place de la religion dans sa justification est à cet égard essentielle : les notions de « guerre juste » et de « pacification » d'inspiration religieuse à des fins civilisatrices sont issues d'une tradition historique séculaire au Brésil (Pacheco de Oliveira 2014). Aujourd'hui, la « pacification » n'est plus un moyen pour l'État pour civiliser les communautés indigènes, mais de civiliser les communautés marginales (« éducation à la citoyenneté » et « formation professionnelle »), les contrôler, les réprimer si nécessaire (prisons, unités d'internement), voire les éradiquer¹¹.

Dans l'autre camp, les sujets concernés abordent le conflit urbain à travers ses modulations situées, à savoir les épreuves du quotidien (Cefaï & Gardella 2011). Même la scène apparemment insignifiante montrant des *enfants des rues* affrontant des distributeurs de tracts fait partie de ces rituels quotidiens (Goffman 1967), y compris le recours à la force et sa justification ultérieure (Thévenot 2006). L'enjeu de ce banal affrontement est en effet l'appropriation de la légitimité de l'ordre social et urbain. Si le lieu de notre étude n'était pas une zone commerciale hautement lucrative, ce conflit n'aurait pas eu lieu. Il ne s'agit pas finalement d'un simple problème moral opposant des enfants voleurs à des distributeurs de tracts sataniques, mais d'une lutte pour la conservation des positions acquises par certains groupes, et donc pour la préservation de la mainmise du marché informel-illégal territorialisé sur cette place. Ce différend territorial (Hirata 2014) est bien spécifique à la place des Jasmins, un lieu stratégique. Des endroits de ce type, et certains plus centraux encore, se trouvent éparpillés en grand nombre dans le tissu urbain¹². Cela vaut aussi pour de nombreuses autres villes, brésiliennes ou non, et pas seulement pour

11. Des données de 2016, publiées par le quotidien *O Estado de São Paulo* le 4 juin 2016, montrent, qu'à elle seule, la police militaire tue officiellement deux personnes par jour dans l'État de São Paulo. Ne sont pas comprises ici les personnes exécutées sommairement par des individus encagoulés, soupçonnés d'être des policiers se posant en justiciers en dehors de leur service [cf. <http://sao-paulo.estadao.com.br/noticias/geral,pms-matam-duas-pessoas-por-dia-no-estado-de-sp,10000055185>].

12. Les travaux de Fernando Rabossi (2008) et Carlos Freire da Silva (2014), ainsi que les autres recherches du NuCEC (*Núcleo de Pesquisas em Cultura e Economia*) de l'université de Rio de Janeiro, montrent à quel point les économies formelle, informelle et illégale peuvent s'associer pour produire des centralités au sein du tissu urbain.

les grandes métropoles (Beaud & Pialoux 2003 ; Kessler 2004 ; Scheper-Hughes & Bourgois 2004 ; Rodgers 2006 ; Wacquant 2006 ; Jensen 2008 ; Blokland 2008 ; Bourgois & Schonberg 2009 ; Morelle 2009).

Robert Cabanes (2014) s'inspire de Edward P. Thompson (1998) pour se pencher sur la notion d'« économie morale » en tant que clé d'interprétation du conflit urbain de São Paulo. Alan Scott (2012) relie le problème de la construction de l'ordre à tout conflit social, ce que j'approuve totalement. En effet, les enfants noirs de la place, entre autres activités, sont également à l'avant-poste d'un point de vente de stupéfiants, participant ainsi indirectement à la distribution et travaillant donc pour le marché illégal de la drogue¹³. Les distributeurs de tracts qui les harcèlent sont également des *employés*, noirs eux aussi, mais travaillant légalement pour un couple de jeunes entrepreneurs blancs du secteur de la voyance. Tous se disputent un espace extrêmement fréquenté et lucratif dans lequel ils entendent proposer leurs services, informels ou non. Même s'ils n'entrent pas en concurrence les uns avec les autres, ils recherchent l'exclusivité de leur régime normatif dans cet espace afin de garantir l'ordre nécessaire à leurs transactions. Si les hommes-sandwichs se considéraient comme exploités par le système, ils seraient du côté des enfants et partageraient leurs valeurs. Mais comme ce n'est pas ainsi qu'ils se perçoivent, les enfants leur reprochent d'être des « vermines », des « traîtres à la race » et à la cause. La « violence urbaine » à São Paulo et dans bien d'autres villes brésiliennes est donc l'émanation de cette guerre entre régimes normatifs antagonistes devant coexister.

La guerre urbaine contemporaine à São Paulo ne touche pas forcément tous les démunis. Une sans-abri qui occupe la place des Jasmins est acceptée par les commerçants depuis plus de dix ans, alors que Pingo et ses camarades en ont été expulsés au bout de quelques semaines. L'ennemi est défini en fonction du degré de dangerosité qu'il représente, non pas à titre individuel mais plutôt sur la base du conflit moral, politique et économique que son *réseau social* et sa *communauté de valeurs* sont capables de mettre en œuvre. Pingo, malgré son jeune âge, participe d'un *réseau de relations* criminelles qui se disputent effectivement les points de vente et les bénéfices des marchés illégaux. Aux yeux des citoyens, il fait donc partie des réseaux du « crime » de São Paulo et, à travers lui,

13. Daniel V. Hirata (2010, 2014) et Liniker G. Batista (2015) ont montré à quel point la conformation des points de vente de stupéfiants peut être extrêmement flexible à São Paulo. Evandro Cruz (2015) travaille, quant à lui, sur la dimension virtuelle de ces marchés, entretenue par les réseaux sociaux. Les travaux de Carolina C. Grillo (2008, 2013) sur le trafic de stupéfiants à Rio de Janeiro établissent une connexion entre favelas et quartiers aisés.

c'est le PCC qui est visé. Dans cette répression, le Statut de protection des enfants et des adolescents n'est plus appliqué, nous sommes là dans une situation d'exception (Benjamin 1987).

« Pingo et ses amis savent bien que, pour le commun des mortels, ils ne sont que des petits marginaux dont la mort n'offusquerait personne. Mais, pour eux, seule la justice divine compte : "Dieu est seul juge", il est du bon côté. C'est ainsi que se construit la légitimité de ce régime normatif, qui s'oppose sur un mode guerrier à celui de l'État et entre en concurrence pour l'accès aux ressources de marchés principalement illégaux » [Journal de terrain, le 24 novembre 2015].

Pingo et ses amis, y compris Dionísio et Orelha, n'ont pas le sentiment d'être vus comme des pions tout en bas de l'échelle d'un réseau transnational de narcotrafiants multimillionnaires. Ils ne se sentent pas précarisés, mais traités d'égal à égal, toujours selon leur conception de la justice. De leur côté, les employeurs des hommes-sandwichs ont le sentiment d'être dans leur bon droit : en payant leurs employés, en faisant des affaires licites, *ils ne volent personne*. Il leur paraît donc légitime que la police protège leurs employés des criminels, même si ces derniers sont des enfants de sept, neuf et onze ans ! Pour eux, les *enfants des rues* devraient être sous les verrous, comme je les ai entendus le dire clairement.

Nous savons, au moins depuis les travaux fondateurs de William Foote Whyte (2005 [1943]) et, au Brésil, de Michel Misse (2006), qu'il existe un système de paiement des agents de l'État – policiers ou autres agents assermentés – pour permettre aux marchés illégaux d'exister et de se perpétuer. Dans le cas qui nous intéresse, les employeurs des hommes-sandwichs ont probablement dû soudoyer les policiers (ou leur rendre des services) pour qu'ils renforcent leurs patrouilles dans la zone, protégeant ainsi leurs employés et, partant, leurs affaires. Pour faire fonctionner le point de vente de stupéfiants où ils travaillent sans être inquiétés outre mesure, il est tout aussi probable que Dionísio et Orelha doivent s'acquitter d'un paiement *régulier* à des membres des forces de l'ordre. Ces pots-de-vin sont à la base de l'ensemble du trafic de stupéfiants de São Paulo et de bien d'autres villes brésiliennes. Sans eux, il n'y aurait pas de pacification possible des rapports entre policiers et trafiquants.

Dans le contexte actuel de diffusion du pentecôtisme à São Paulo (Almeida 2009 ; Marques 2015), les valeurs morales et religieuses des groupes les plus marginalisés sont le plus souvent de type vieux-testamentaire. Elles influencent la production de l'ordre urbain au même titre que le PCC. Le *discours officiel* de ce dernier, tout comme celui de l'État moderne,

est d'accorder à tout le monde un droit politique au sein de la communauté, quel que soit son niveau de revenu ou sa place dans la hiérarchie sociale, « égalité » étant le mot d'ordre entre « frères ». Or, certaines formes d'inégalités commencent à apparaître, surtout depuis les affrontements de 2012. D'un côté, l'idée de parité à l'intérieur de la communauté continue d'être appliquée quand il s'agit de donner la parole à ses sujets (même Pingo, à sept ans, a été entendu pour établir les faits), mais, de l'autre, la sélection par l'argent et l'inégalité économique entre « frères » sont de plus en plus marquées. Cette disjonction entre le politique et l'économique semble aujourd'hui fragiliser le PCC.



Dans ce texte, le choix s'est porté sur l'analyse des interactions en face-à-face, relevant de la routine, qui assoient la légitimité sociale du PCC au sein des groupes marginalisés de São Paulo. De fait, la « pacification », qui a permis de réduire par dix le nombre de morts à l'intérieur des *favelas* entre 2000 et 2010, n'est pas le résultat d'un quelconque ordre supérieur, mais d'une transformation des façons d'appréhender la justice au quotidien. Dans la situation empirique ici analysée, les discussions, ou « débats » selon le répertoire populaire local, entre *enfants des rues* et *petits trafiquants de drogue* fournissent un exemple de « pacification » où interviennent des ordres normatifs distincts : celui de la police représentant l'État, celui du PCC et des réseaux liés à la criminalité, ainsi que l'ordre moral et religieux véhiculé par l'Église pentecôtiste. La médiation de membres du PCC pour la régulation des micro-conflits quotidiens, notable dans d'innombrables situations de terrain à partir de 2001, développe un sens de la justice qui inscrit les populations marginalisées dans une communauté morale (Blokland 2008 ; Duneier 2006), en créant chez eux un sentiment d'appartenance à un groupe.

L'existence d'une telle communauté suppose que tous ces groupes, qui se disputaient auparavant violemment le contrôle des marchés illégaux, s'allient pour mener ensemble une « guerre contre le système », pour produire de l'égalité et promouvoir en interne une solidarité naturelle destinée à combattre l'État (Clastres 1974). Si du point de vue de l'État, le PCC n'est qu'une organisation criminelle, responsable de la « violence urbaine » qui sévit dans les rues de São Paulo, opprimant la population civile et semant la terreur dans la ville, du point de vue des *enfants des rues* et des jeunes trafiquants, il est le garant d'une justice, d'une paix, d'une protection et d'une voix que l'État n'offre pas.

Le PCC est ainsi perçu comme une communauté, simultanément morale (« pour le bien, le juste, le correct »), politique (« contre le système »), théologique (« avec Jésus, contre le diable »), économique (« nous pour nous-même, pour l'argent ») et militaire (« en confrontation directe avec la police »). Enfin, le PCC représente aussi la lutte des pauvres contre les riches, à la façon d'un Robin des Bois au service des opprimés. Autant d'arguments qui ont pris sur les exclus et les motivent à grossir les rangs de cette faction criminelle.

Traduction du portugais par David Yann Chaigne

Universidade federal de São Carlos (UFSCar)
Departamento de sociologia, São Carlos (Brasil)
 gabrielfeltran@gmail.com

MOTS CLÉS/KEYWORDS : Brésil/*Brazil* – São Paulo – criminalité/*crime* – conflit urbain/*urban conflict* – Premier commando de la capitale (PCC)/*First Command of the Capital (PCC)* – pacification – médiation/*mediation* – routine/*routinely* – favelas.

RÉFÉRENCES CITÉES

Agier, Michel

2009 *Esquisses d'une anthropologie de la ville. Lieux, situations, mouvements.* Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant (« Anthropologie prospective » 5).

2011 *Le Couloir des exilés. Être étranger dans un monde commun.* Bellecombe-en-Bauges, Éd. du Croquant.

Almeida, Ronaldo de

2009 *A Igreja universal e seus demônios. Um estudo etnográfico.* São Paulo, Terceiro Nome.

Batista, Liniker G.

2015 *A Grande cidade e a vida no crime. Uma etnografia dos mercados do crime em uma periferia de São Paulo.* Campinas, Unicamp, dissertação de mestrado.

Beaud, Stéphane & Michel Pialoux

2003 *Violences urbaines, violence sociale. Genèse des nouvelles classes dangereuses.* Paris, Fayard.

Benjamin, Walter

1987 « Teses sobre o conceito de história », in *Obras escolhidas, 1. Magia e técnica, arte e política. Ensaios sobre literatura e história da cultura.* São Paulo, Brasiliense : 222-232.

Biondi, Karina

2010 *Junto e misturado. Uma etnografia do PCC.* São Paulo, Terceiro Nome.

Birman, Patricia & Carly B. Machado

2012 « A violência dos justos : evangélicos, mídia e periferias da metrópole », *Revista brasileira de ciências sociais* 27 : 55-69.

Blokland, Talja

2008 « Facing Violence : Everyday Risks in an American Housing Project », *Sociology* 42 (4) : 601-617.

Bourgois, Philippe & Jeff Schonberg

2009 *Righteous Dopefiend*. Berkeley, University of California Press (« California Series in Public Anthropology » 21).

Cabanes, Robert

2014 *Économie morale des quartiers populaires de São Paulo*. Paris, L'Harmattan (« Recherches Amériques latines »).

Caldeira, Teresa P. R.

2000 *City of Walls. Crime, Segregation, and Citizenship in São Paulo*. Berkeley, University of California Press.

Cefai, Daniel

2016 « L'enquête ethnographique comme écriture, l'écriture ethnographique comme enquête », in Imed Melliti, ed., *La Fabrique du sens. Écrire en sciences sociales*. Paris, Riveneuve / Tunis, Institut de recherche sur le Maghreb contemporain (« Actes académiques »).

Cefai, Daniel, ed.

2010 *L'Engagement ethnographique*. Paris, Éd. de l'EHESS (« En temps & lieux » 16).

Cefai, Daniel & Édouard Gardella

2011 *L'Urgence sociale en action. Ethnographie du Samu social de Paris*. Paris, La Découverte (« Textes à l'appui. Série Bibliothèque du MAUSS »).

Clastres, Pierre

1974 *La Société contre l'État. Recherches d'anthropologie politique*. Paris, Minuit (« Critique »).

Côrtes, Mariana

2014 « O mercado pentecostal de pregações e testemunhos : formas de gestão do sofrimento », *Religião & Sociedade* 34 (2) : 184-209.

Cruz, Evandro

2015 *O valor do certo. Notas iniciais de uma etnografia urbana da circulação e da moral entre adolescentes periféricos*. São Carlos, UFSCar, projeto de pesquisa de mestrado.

Das, Veena

2006 *Life and Words. Violence and the Descent into the Ordinary*. Berkeley, University of California Press.

Dewey, John

1927 *The Public and its Problems*. New York, Holt & Co.

1938 *Logic. The Theory of Inquiry*. New York, Holt & Co.

Duneier, Mitchell

2006 « Voices from the Sidewalk : Ethnography and Writing Race (in conversation with Les Back) », *Ethnic and Racial Studies* 29 (3) : 543-565.

Feltran, Gabriel de Santis

2010a « Crime e castigo na cidade : os repertórios da justiça e a questão do homicídio nas periferias de São Paulo », *Cadernos CRH* 23 : 59-73.

2010b « Periferias, direito e diferença : notas de uma etnografia urbana », *Revista de antropologia* 53 (2) : 565-610.

2011a *Fronteiras de tensão. Política e violência nas periferias de São Paulo*. São Paulo, Ed. da UNESP.

2011b « Cidade de fluxos : notas sobre um pensamento de fronteira », *Dilemas. Revista de estudos de conflito e controle social* 4 (3) : 523-535.

2011c « Trois femmes de Sapopemba : violence et politique dans la banlieue de São Paulo », *Citizenship Studies* 15 (8) : 1011-1029.

2012 « Governo que produz crime, crime que produz governo : o dispositivo de gestão do homicídio em São Paulo (1992-2011) », *Revista brasileira de segurança pública* 6 (2) : 232-255.

Freire da Silva, Carlos

2014 « Ciudad del Este : do comércio de fronteira ao centro de São Paulo, *Travessia. Revista do migrante* 74 : 75-90.

Gluckman, Max

1958 *Analysis of a Social Situation in Modern Zululand*. Manchester, Manchester University Press.

Goffman, Erving

1952 « On Cooling the Mark Out : Some Aspects of Adaptation to Failure », *Psychiatry* 15 (4) : 451-463.

1967 *Interaction Ritual. Essays on Face-to-Face Behavior*. Garden City, Anchor Books.

Gomide Freitas, Ludmila

2014 *O Sal da Guerra. Padre Antônio Vieira e as tópicas teológico-jurídicas na apreciação da guerra justa contra os Índios*. Uberlândia, Universidade federal de Uberlândia, tese de doutorado.

Grillo, Carolina Christoph

2008 *Fazendo o doze na pista. Um estudo de caso do mercado ilegal de drogas na classe média*. Rio de Janeiro, Universidade federal do Rio de Janeiro, dissertação de mestrado.

2013 *Coisas da vida no crime. Tráfico e roubo em favelas cariocas*. Rio de Janeiro, Universidade federal do Rio de Janeiro, tese de doutorado.

Habermas, Jürgen

1992 « "L'espace public", 30 ans après », *Quaderni* 18 (1) : 161-191.

Hirata, Daniel Veloso

2010 *Sobreviver na adversidade. Entre o mercado e a vida*. São Paulo, Universidade de São Paulo, tese de doutorado.

2014 « À propos d'un point de vente de drogues : notes ethnographiques », *ORDA = L'ordinaire des Amériques* 216 [http://orda.revues.org/1177.

Jensen, Steffen

2008 *Gangs, Politics & Dignity in Cape Town*. Oxford, James Currey / Chicago, University of Chicago Press / Johannesburg, Wits University Press.

Joseph, Isaac

1998 *La Ville sans qualités*. Paris, Éd. de l'Aube (« Monde en cours. Société »).

Kessler, Gabriel

2004 *Sociología del delito amateur*. Buenos Aires, Paidós.

Malvasi, Paulo Artur

2013 « O domínio do mental e a vida loka : uma análise do dispositivo das drogas nas periferias de São Paulo », *Contemporânea. Revista de sociologia da UFSCar* 3 (2) : 311-334.

Marques, Vagner Aparecido

2015 *Fé & Crime. Evangélicos e PCC nas periferias de São Paulo*. São Paulo, Fonte Ed.

Misse, Michel

2006 *Crime e violência no Brasil contemporâneo. Estudos de sociologia do crime e da violência urbana*. Rio de Janeiro, Lumen Juris.

2010 « Crime, sujeito e sujeição criminal : aspectos de uma contribuição analítica sobre a categoria "bandido" », *Lua Nova. Revista de Cultura e Política* 79 : 15-38.

Mitchell, James Clyde

1956 *The Kalela Dance. Aspects of Social Relationships Among Urban Africans in Northern Rhodesia*. Manchester, Manchester University Press.

Morelle, Marie

2009 « Dire la rue : pratiques langagières des enfants de la rue à Yaoundé (Cameroun) et à Antananarivo (Madagascar) », in Thierry Bulot, ed., avec la collab. d'Assia Lounici, *Formes et normes sociolinguistiques. Ségrégations et discriminations urbaines*. Paris, L'Harmattan : 67-84.

Nery, Marcelo et al.

2014 « Homicídios dolosos na cidade de São Paulo : fatores associados à queda entre 2000 e 2010 », *Revista brasileira de segurança pública* 8 (2) : 32-47.

Pacheco de Oliveira, João

2014 « Pacificação e tutela militar na gestão de populações e territórios », *Mana* 20 (1) : 125-161.

Rabossi, Fernando

2008 « En las calles de Ciudad del Este : una etnografía del comercio en la frontera », *Suplemento Antropológico* 43 (1) : 1-282.

Rodgers, Dennis

2006 « Cuando la pandilla se pone mala : violência juvenil y cambio social en Nicaragua », *Etnografías contemporâneas* 2 (2) : 75-98.

Scheper-Hugues, Nancy
& Philippe Bourgois, eds

2004 *Violence in War and Peace. An Anthology*. Oxford, Blackwell.

Scott, Alan

2012 « Capitalism as Culture and Statecraft : Weber-Simmel-Hirschman », *Journal of Classical Sociology* 13 (1) : 30-46.

Thévenot, Laurent

2006 *L'Action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*. Paris,

La Découverte (« Textes à l'appui. Série Politique et sociétés »).

Thompson, Edward Palmer

1998 « A economia moral da multidão inglesa no século XVIII », in *Costumes em comum. Estudos sobre a cultura popular tradicional*. São Paulo, Companhia das Letras.

Wacquant, Loïc

2006 *Parias urbains. Ghetto, banlieues, État*. Trad. de l'anglais (États-Unis) par Sébastien Chauvin. Paris, La Découverte

2009 *Prisons of Poverty*. Minneapolis, University of Minnesota Press.

Waiselfisz, Julio Jacobo

2015 *Mapa da violência 2015. Mortes matadas por arma de fogo* [http://www.mapadaviolencia.org.br/pdf2015/mapaViolencia2015.pdf].

Whyte, William Foote

2005 [1943] *La Sociedade de las Esquinas. A estrutura social de uma área urbana pobre e degradada*. Trad. de Maria Lúcia de Oliveira. Rio de Janeiro, Zahar.

Willis, Graham Denyer

2015 *The Killing Consensus. Police, Organized Crime and the Regulation of Life and Death in Urban Brazil*. Berkeley, University of California Press.

Gabriel de Santis Feltran, *La guerre au quotidien : notes ethnographiques sur le conflit urbain à São Paulo (Brésil)*. — Cet article propose une ethnographie du conflit urbain contemporain à São Paulo. Au lieu de partir des événements spectaculaires de violence meurtrière qui brisent la routine urbaine – la police militaire tue en moyenne 2 personnes par jour à São Paulo –, nous décrivons le quotidien des acteurs impliqués dans les régimes normatifs de l'État et du « monde du crime » local, en mettant l'accent sur les conflits et les négociations entre les polices de l'État et les politiques du Premier commando de la capitale ou PCC (la principale faction criminelle de São Paulo). On constatera que la « pacification » de São Paulo durant les années 2000 – les homicides ont chuté de 62% dans l'État – s'est appuyée sur l'action du PCC consistant à diffuser quotidiennement des valeurs partagées de « paix entre marginaux » et de « guerre contre le système ». Cette « pacification » n'est donc pas le fruit d'une politique étatique de réduction de la criminalité violente, mais plutôt l'expression de l'expansion sociale, économique et politique du « monde du crime ».

Gabriel de Santis Feltran, *The Ordinary War : Ethnographic Notes of Urban Conflict in São Paulo (Brazil)*. — This article proposes an ethnography of contemporary urban conflict in São Paulo at different scales of analysis: from face-to-face interactions in the streets, I analyze an empirical situation of conflict that allows us to critic the terms of public debate on urban violence and public security in Brazil. Rather than analyse spectacular violence events that break the urban routine – the military police kill an average of two people per day in São Paulo –, this text describes the daily routines of the actors involved in state regulatory regimes and the « world of crime ». The focus is on conflicts and silent routine negotiations between state police and the policies of the First Command of the Capital (PCC), the main faction of the country. I argue that the « pacification » of São Paulo during the 2000s – homicide rates fell by 62% in the state – was based on the action of the PCC that routinely disseminates shared values of « peace among criminals » and « war on the system ». This « pacification » is therefore not based on reducing violent crime, but on the social, economic and political expansion of the « criminal world ».